Le bonheur

Quelques problématiques :

⇒ Pensez-vous que *« c'est l'illusion et non le savoir qui rend heureux »* ?
⇒ Y a-t-il un devoir d'être heureux ?
⇒ Le bonheur est-il la fin de toute action humaine ?
⇒ Y a-t-il des tyrans heureux ?

« Pour être heureux, il faut penser au bonheur d'un autre. » (Bachelard)

Comment faire pour être heureux ? Toute philosophie débute en cette demande : définir l'homme, pour déterminer ce qu'il peut et doit donc vouloir. La question devient alors ***morale*** : il faut choisir en l'homme ce qui est le meilleur. Car le bonheur aura pour condition un accord minimal avec soi-même. La philosophie appellera cela le Bien.
Il n'est pas certain que je trouve le bonheur ; et même le trouverai-je, il n'est pas certain non plus que je sache le ***reconnaître***. Le bonheur est-il quelque chose de pensable, de simplement saisissable ?

I - La recherche du bonheur

Il est d'usage d'appeler *« **hédonisme** »* (plaisir) toute doctrine morale qui donne le plaisir pour fin de l'activité humaine. Il existe plusieurs formes d'hédonisme :

A – Le sensualisme

➢ C'est le plaisir personnel et actuel qui est la fin de notre activité. Le ***présent*** seul est certain. Il faut prendre tout plaisir qui se présente***, jouir de l'instant*** qui passe et que le temps abolit aussitôt, et cela sans réflexion, sans calcul, sans prévision, quelles que soient les conséquences du plaisir présent car *« l'avenir ne nous appartient pas »* (Aristippe de Cyrène)

➢ Cette morale se relie à une psychologie ***sensualiste***. La sensation seule est réelle, et seule la sensation présente. Par suite, le seul bien est la sensation, ie le plaisir présent. La douleur présente est le seul mal.

➢ ***Le plaisir des sens est le bien suprême.*** La jouissance du corps est une sorte d'absolu qui se suffit à lui-même. Quand je mange un plat délicieux, quand je bois une Kro bien fraîche, je ne désire rien d'autre. Certes, il existe aussi des plaisirs intellectuels, tels que lire un bon livre, discuter avec un interlocuteur intelligent, découvrir une vérité, participer à un cours de philo. Mais les plaisirs du corps sont incomparablement ***supérieurs*** à ceux de l'esprit.

B - Le *« carpe diem »*

➢ Aux XVII è et XVIII è siècles, les libertins rejettent les interdits et la culpabilité que la religion fait peser sur les plaisirs du corps. Pour eux, la ***volupté*** est la seule fin digne d'être recherchée.

➢ Contre la philosophie raisonneuse et la religion rigoriste, Nietzsche affirme la supériorité du corps et du plaisir sensuel. *« Pas de vie sans plaisir, la lutte pour le plaisir est la lutte pour la vie. »* (Nietzsche, Humain, trop humain)

Dans sa lignée, Freud dit que les hommes sont gouvernés par le ***principe de plaisir***. Ils n'obéissent pas à des motivations supérieures, aux préceptes de la morale ou de la religion. Ils recherchent simplement la jouissance et ***fuient la douleur***.

➢ C'est également le sens du *« **carpe diem** » (« cueille le jour »)* d'Horace et du ***culte gidien de l'instant*** : *« Ne distingue pas Dieu du bonheur et place tout ton bonheur dans l'instant... Aimer sans s'inquiéter si c'est le bien ou le mal... Alors, cessant d'appeler tentations mes désirs, cessant d'y résister, je m'efforçai, au contraire, de les suivre. »* (Gide : Nourritures terrestres)

C - Morale épicurienne

❖ *Le plaisir est la fin de l'activité humaine*

➢ Pour savoir, dit Epicure (341 - 270), vers quelle fin nous devons tendre, il suffit d'examiner quelle fin nous ***poursuivons***. Or, l'expérience nous montre que nous tendons spontanément vers le plaisir. Donc, le plaisir est la finalité de l'activité humaine. Le bien, c'est le plaisir; le mal, c'est la douleur.

➢ Les morales du ***renoncement*** sont fondées sur la crainte de ***Dieu*** et de la ***mort***. Epicure rejette ces morales rigoristes qui cultivent le malheur et pour lesquelles les hommes doivent renoncer au plaisir. Une telle attitude, fondée sur la ***superstition***, nous maintient dans l'ignorance et la crainte, et nous empêche de vivre heureux.

➢ Nous n'avons pas d'âme immortelle, mais seulement un corps qui se décompose en atomes lors de la mort (Epicure est un atomiste). Toute connaissance, tout bien et tout mal émanent de nos sensations.
Le sage ne craint pas la mort, car celle-ci étant la suppression de toute sensation ne saurait nous toucher. *«Habitue-toi à penser que la mort n'est rien par rapport à nous.»* (Epicure, Doctrines et maximes)

❖ *L'ataraxie*

Le plus haut degré de plaisir sera l'absence de trouble, la tranquillité, la ***sérénité*** absolue, l'ataraxie, le corps étant sans souffrance (aponie) et l'âme sans trouble. L'idéal du sage est d'atteindre cette paix de l'âme qui est le bonheur.

❖ *Pas n'importe quel bonheur*

➢ Est-ce à dire que nous devons céder inconsidérément à tout plaisir qui se présente ? En aucune façon ! Il faut se détourner des faux plaisirs. Il n'est pas vrai que l'épicurisme conduit à la débauche.
Pour Epicure, le plaisir doit être ***tempéré***. Il consiste à mener une vie équilibrée, loin des faux plaisirs que sont les honneurs, la richesse, le pouvoir, les passions.
L'épicurien cherche à atteindre cette paix de l'âme, le détachement, la connaissance de cet ***essentiel*** qui seul est nécessaire au bonheur. Le vrai sage se contente donc de peu.

➢ Il existe ***deux sortes de plaisirs*** : les uns toujours accompagnés de tristesse et de mal, les autres stables, sans mélange de douleur. Epicure pratique déjà ce que Bentham appellera plus tard *«l'arithmétique des plaisirs».* La ***prudence***, le calcul, sont indispensables pour acquérir la paix du cœur, la sérénité, but suprême du sage.

❖ ***Division des désirs***

- ✓ Les besoins ***naturels et nécessaires***, comme la satisfaction de sa faim avec du pain et de sa soif avec de l'eau. Il est sage de les satisfaire.

- ✓ Les besoins ***naturels mais non nécessaires***, aliments savoureux, désir sexuel. Il est sage de les restreindre. Le sage peut se le permettre quelquefois.

- ✓ Les besoins ***ni naturels ni nécessaires***, comme le luxe, les richesses, la gloire qu'il faut proscrire absolument.

➢ Le bonheur est un ***bien-être permanent***. Pour y accéder, il faut avoir une juste connaissance de soi. C'est sur cette connaissance que se fonde, pour Epicure, la quête du plaisir, lequel est le seul moyen d'atteindre le bonheur.

➢ Qu'est-ce qui rend l'homme malheureux ? Ses excès, son ambition, son goût démesuré pour l'argent, la possession ou le luxe. L'homme qui manque de sagesse ne cesse de convoiter des choses qui ne lui sont pas nécessaires. Il crée donc artificiellement des besoins et désirs qu'il a de plus en plus de mal à satisfaire. Voilà la cause fondamentale de son malheur.
« La limite de la grandeur des plaisirs est la suppression de tout élément de douleur. » (Epicure, ibidem)

❖ ***Le « sage » épicurien***

➢ Pour Epicure, le bonheur est dans l'art des jouissances, mais avec cette hiérarchie des besoins et des plaisirs qui en fait donc tout le contraire de la morale grossière que la tradition a trop volontiers retenue. Qui dit *« épicurien »* aujourd'hui dit collectionneur de plaisirs. Nous sommes loin de l'épicurisme originel. La doctrine a subi à Rome les plus graves déformations.

➢ Le *« sage »* épicurien vit ***frugalement***. Epicure a laissé le souvenir d'un véritable ***ascète***, d'un homme qui vécut simplement, sans ambition, qui mourut avec sérénité après avoir supporté patiemment les souffrances d'une cruelle maladie.

➢ Pour Epicure donc, la plupart de nos désirs sont générateurs de troubles parce qu'ils soumettent l'individu au ***vertige du changement***, à ***l'instabilité du devenir***, à des fuites incessantes dans le renouvellement de leurs objets.
Epicure confère à ***l'imagination*** un rôle extrême : c'est elle qui, mal gouvernée, fait la malheur des hommes. Bien conduite, elle peut faire leur bonheur. Il s'agit, par un empire sur soi, de chasser toutes les images indésirables et de s'enfermer dans les images et souvenirs heureux.

➢ La science, ie la physique atomiste, s'avère être, à cet effet, un ***auxiliaire*** indispensable: c'est elle qui ***délivre*** des maux imaginaires qui empoisonnent la vie de la plupart des hommes : elle ***libère*** de la crainte des dieux, de la crainte de la mort et de la crainte de la fatalité.

❖ ***Une quête philosophique***

➢ La philosophie d'Epicure est donc une quête du plaisir, lequel favorise et amplifie le bien-être. Mais il ne s'agit pas d'un plaisir débridé, qui contient en lui-même son contraire : la souffrance et le malheur.
S'il y a plaisir, il consistera dans ***l'absence de douleur***, que seule la satisfaction de nos besoins les plus

élémentaires sera à même de promettre pourvu que leurs exigences s'inscrivent dans le cadre de la plus grande ***sobriété***.

- Ce ne sont pas, en conséquence, les désirs, les passions qui sont en eux-mêmes nuisibles mais leur ***exagération***. S'il est bon de manger et de boire, il n'est pas bon de se laisser aller aux excès de table et de boisson.

Parvenir au bonheur, c'est savoir profiter d'une façon pleine et ***mesurée*** de tout ce qui est bon pour le corps comme pour l'esprit dans l'existence de l'homme. Ce savoir est une sagesse en même temps qu'un ***art de vivre.***

- C'est, au fond, un idéal de calme obtenu par la suppression des désirs, quelque chose qui n'est pas très loin du bouddhisme oriental.

Dans notre société égoïste et matérialiste, on se déclare un peu trop facilement disciple d'Epicure. On oublie que, pour ce dernier, le plaisir était ***l'aboutissement d'une quête philosophique*** et exigeait que l'on cultive certaines valeurs.

Critique de l'hédonisme

❖ ***Le plaisir accompagne et stimule notre activité***

- Nos tendances foncières créent en nous des besoins qu'il faut satisfaire sous peine de disparaître: boire, manger, dormir, se reproduire etc. Or la satisfaction des tendances alimentaires et sexuelles qui assurent la ***conservation*** de l'individu et de l'espèce, procure du plaisir : acte fait ***avec*** plaisir. Le plaisir s'inscrit dans nos tendances, dans notre âme. Nous ne condamnons pas le plaisir lui-même. C'est un moyen dont la nature se sert pour nous aider à réaliser le bien.

❖ ***Mais nous ne devons pas rechercher le plaisir comme une fin***

- Un minimum de réflexion et d'expérience suffit pour nous apprendre que la recherche du plaisir ***sans choix*** entraîne sûrement et rapidement la douleur. De plus, la recherche du plaisir pour lui-même est ***immorale***. Libre à chacun de partir en quête de son propre plaisir, même si les moyens qu'il emploie sont parfaitement immoraux et nuisent à autrui.
- Toute recherche de plaisir pour lui-même se solde par une ***désertion*** devant la vie : affaiblissement de la volonté, refus du don de soi, du sacrifice, du dévouement, pour une satisfaction égoïste.

- On ne peut concevoir que la vertu disparaisse devant le plaisir, car alors tout serait mais aussi et surtout autorisé, y compris les actes les plus répréhensibles. Les déformations de la morale épicurienne et le sens actuel du mot *« épicurien »* peuvent être considérées comme les ***punitions historiques*** d'une erreur de principe.

Le plaisir n'est pas une valeur morale. Nous refusons de faire du plaisir une fin, l'objectif premier capable de soutenir et de grandir notre vie.

❖ ***La vertu conduit au bonheur***

- S'il ne faut pas nier l'existence du corps, il ne faut pas non plus oublier les aspirations de

l'âme. Le bonheur n'est pas concevable sans la connaissance du bien et la pratique de la vertu. Ainsi ***Cicéron***, proche en cela d'Aristote, ne nie pas, à la manière des ***stoïciens***, les biens corporels, les passions et les désirs. Mais il pense qu'à côté de ces biens, on ne doit pas ignorer ceux de l'âme.

- Le plus grand bonheur réside dans le bien-être de l'âme, lequel, contrairement au bien-être matériel, est pleinement satisfaisant. Ainsi, le bonheur, passe également par la ***connaissance***. Celui qui accède au savoir vrai éprouve un plaisir immense. Ce savoir est intellectuel, moral. Il n'est point de bonheur sans vertu.

II - Les morales du sentiment

♦ ***La morale de la sympathie***

C'est la doctrine d'après laquelle un acte est bon, non plus s'il a des conséquences heureuses, mais s'il est dicté par un sentiment généreux : bienveillance, sympathie, amour de l'humanité, pitié. Pour Smith (1723 - 1790), la valeur morale d'un acte se mesure à la sympathie que cet acte soulève chez autrui.

♦ ***La morale de la pitié***

Pour Schopenhauer (1788 - 1860), c'est la pitié qui fait la ***valeur morale*** de nos actes. La pitié, c'est le fait de ressentir la douleur d'autrui comme étant la mienne. En dehors de la pitié, il n'y a qu'égoïsme et méchanceté. De la pitié découlent la justice, la charité et même la sainteté car à un certain degré d'intensité, la pitié nous fait oublier notre propre intérêt, nous conduit au détachement et au sacrifice absolus.

♦ ***La morale ouverte***

L'idéal que la morale bergsonienne propose à l'homme n'est pas une vue de l'intelligence, mais une affaire ***d'intuition***, mode de connaissance supérieur à l'intelligence. Cette intuition a pour base les émotions.

❖ ***Discussion***

Les sentiments sont nécessaires

- Ils sont des ***dynamismes, des ressorts puissants*** qui poussent à bien agir : la joie de la bonne action, le malaise et la souffrance du remords et du repentir, l'admiration devant l'héroïsme et la sainteté, la répulsion pour les lâchetés et les crimes, la pitié, la sympathie, constituent des ***stimulants*** pour une belle vie morale. Il s'agit bien pour la volonté de s'en faire des ***alliés***.

- Ils sont ***à la base de tous les sursauts*** ; les grands progrès de l'humanité se sont produits sous la poussée des sentiments. A la base de tous les sursauts, de tous les progrès de la vie morale, personnelle ou collective, l'on trouve ce ***choc*** de l'affectivité. Le contact avec la misère suscite la pitié qui provoque le dévouement au malheureux.

L'insuffisance affective, les troubles de l'affectivité constituent des handicaps pour la vie morale.

✓ ***Mais les sentiments sont insuffisants***

- Ils sont fugitifs, ils s'épuisent vite.

- Ils peuvent entraîner à des ***excès***, à des actions peu réfléchies et mal organisées. Ils peuvent pousser à commettre des actes contraires aux exigences de la morale et risquent toujours de verser dans la partialité et l'injustice. Or, c'est la raison qui contrôle et qui choisit. Dès qu'il est question de morale, il n'est guère concevable d'échapper à la raison.

- Ils peuvent arrêter l'homme dans une ***satisfaction béate*** de lui-même. Ainsi, une sensibilité généreuse est une condition de la vie morale, mais elle ne peut suffire. La raison joue un rôle absolument nécessaire dans toute vie morale.

III - Les morales traditionnelles

A - La morale stoïcienne

❖ ***Le stoïcisme est une morale de la vertu***

➢ La physique est le point de départ non seulement de la logique, mais aussi de la morale. Comme l'ont répété bien souvent les stoïciens, ces trois parties sont inséparables. Elles sont unies par le lien d'une même Raison, d'un même ***logos***. La même raison qui gouverne le monde (***physique***) et qui assure la cohérence de nos pensées (***logique***), doit aussi régler nos actions (***morale***). La morale est l'étude des règles de la conduite humaine.

➢ La formule qui ouvre la voie de la morale, tout en gardant la liaison avec la logique et la physique, c'est la formule célèbre de Cléanthe : ***vivre conformément à la nature.*** Vivre moralement, signifie vivre conformément à la ***raison*** universelle ou logos divin, qui est l'âme du monde, l'intelligence qui ordonne, organise et gouverne le monde, et dont notre raison personnelle n'est qu'une étincelle, une participation.

C'est dans cette ***conformité à la raison*** (la morale stoïcienne est une morale rationnelle) que réside la vertu, souverain bien, but de la vie.

❖ ***La vertu est le seul bien***

➢ ***Le seul bien est ce qui est en accord avec la Raison***. Le seul mal est ce qui est en désaccord avec la nature, avec la raison, autrement dit, ***le seul mal est le vice.*** La vertu n'admet ni le plus ni le moins. La conséquence est qu'entre la vertu et son contraire, le vice, il n'y a ni intermédiaire ni degrés. On est vertueux entièrement ou pas du tout.

➢ ***Les choses indifférentes***. Entre le bien et le mal, il existe un immense domaine constitué de choses qu'on peut appeler *« **moyennes** »,* média ou *« **indifférentes** ».*

Les choses indifférentes sont les choses qui ne touchent pas à l'unique nécessité, ie à la vertu, et qui ne sont proprement ni des biens ni des maux ; par exemple : la vie, la santé, la beauté, la force, la richesse, la réputation, la noblesse ; ainsi que leurs contraires. Parmi ces choses indifférentes, il y a des choses à préférer

et des choses à rejeter. Mais les raisons que nous avons de préférer ou de rejeter sont des raisons de convenance ou d'utilité.

- Un exemple particulièrement suggestif est celui du ***suicide***. La vie est une chose indifférente. Nous devons l'accepter telle qu'elle nous est donnée, brillante ou modeste, longue ou brève. Le sage ne se soucie pas de la durée de sa vie. Mais, sans hésiter, il mettra fin à ses jours s'il vient à constater que les inconvénients l'emportent sur les avantages (souffrances trop pénibles, maladies incurables, etc.).

- Le suicide de Caton d'Utique (moyen stoïcisme, 95 - 46 av J.C) figure en bonne place au hit -parade du stoïcisme : fervent républicain, adversaire de César, Caton se donna la mort, par l'épée, pour ne pas survivre à la république et pour ne pas devoir supporter la clémence de César.

❖ ***La vertu doit être recherchée pour elle-même***

Marc Aurèle, à la fin du Livre IX des Pensées, prend à partie celui qui, ayant agi suivant sa nature, ie ayant fait le bien, ayant pratiqué la vertu, se plaint de n'être pas récompensé. Ne suffit-il pas, lui dit-il, d'avoir fait le bien ? La vertu est à elle-même sa propre récompense.

❖ ***La vertu dépend de nous***

- Une seule chose t'appartient, dit Epictète dans ses Entretiens, et t'appartient absolument : l'usage de tes représentations. Ta liberté est entière, tes pensées sont entièrement ***en ton pouvoir***. Le premier usage à faire de nos idées, de nos représentations, est de distinguer avec soin les choses qui dépendent de nous et celles qui ne dépendent pas de nous.

« Les choses qui dépendent de nous sont par nature libres, sans empêchement, sans entraves ; celles qui n'en dépendent pas, inconsistantes, serviles, incapables d'être empêchées, étrangères.» (Epictète, Manuel).

- ***Seules notre raison et notre volonté dépendent de nous***. La raison m'indique que l'ordre du monde dépend d'une Providence. Même si je n'en saisis pas le sens, la maladie, la souffrance, l'injustice font partie de ses desseins. Je dois accepter avec indifférence ces maux.

- C'est ainsi que le sage, même dans la servitude, est libre, car il n'y a ***de véritable servitude que dans la soumission aux passions.*** En désirant ce qui ne dépend pas de moi, je fais mon malheur. Ainsi, l'homme qui veut le pouvoir désire quelque chose qui ne dépend pas de lui. En effet, c'est toujours autrui qui me confère un certain pouvoir.

- ***La passion,*** cet état d'âme dans lequel nous nous asservissons à ce qui ne dépend pas de nous, est ***le pire des maux.*** Aristote conseillait de modérer l'élan de nos passions. Epictète, beaucoup plus radical, dit qu'il faut les extirper.

En effet, les passions troublent le jugement de ma raison, emportent ma volonté. Je perds dès lors toute liberté et deviens leur esclave ; c'est la pire des servitudes puisqu'elle vient de moi-même.

❖ ***La vertu est la vraie sagesse***

- Pour les stoïciens, la vraie sagesse consiste à ***accepter l'inévitable***, à ne pas désirer les choses qui ne dépendent pas de nous et, par conséquent, à n'en pleurer leur perte ; et, d'autre part, à tâcher d'acquérir celles qui dépendent de nous.

- L'idéal stoïcien est ***l'ataraxie***, ie la sérénité, l'absence de trouble, liée à une physique et à une logique qui nous montrent comment les choses, les êtres et les événements sont liés entre eux par un nœud de causes qui dépend de Dieu. Le sage est libre, car il sait avec Epictète que *« chaque chose a deux anses : l'une, par où on peut la porter ; l'autre, par où on ne le peut pas »,* et nombreuses sont les anecdotes

nous présentant des sages morts, en martyrs, mais en hommes libres.

➢ Cette sagesse stoïcienne est résumée dans la devise *« sustine et abstine »* : ***supporte*** (ce qui ne dépend pas de toi) et ***abstiens-toi*** (de toute passion). La sagesse stoïcienne est la pratique de la ***résignation*** qui élève le sage à l'impassibilité : *« Conduit par la raison, acquiesçant aux événements de l'univers, vivant en harmonie avec la nature, le sage stoïcien est celui qui fait sienne la devise : nihil ninari : ne s'étonner de rien »* (Jean Brun : Le Stoïcisme).

➢ Le sage n'est jamais surpris par ce qui arrive, même par la mort : *« Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les opinions qu'ils en ont. Par exemple, la mort n'est point un mal, si elle en était un, elle aurait paru telle à Socrate ; mais l'opinion qu'on a que la mort est un mal, voilà un mal. Lors donc que nous sommes contrariés, troublés ou tristes, n'en accusons point d'autres que nous-mêmes, ie nos opinions.»* (Epictète)

❖ ***La vertu ne fait qu'un avec le bonheur***

➢ Le sage, ie l'homme qui accepte intérieurement le destin (le logos) est heureux. Ainsi, les stoïciens veulent trouver un bonheur qui ne dépende que de nous, qui soit indépendant des circonstances matérielles ou politiques. La sagesse, ie la vie selon la nature ou la raison, ne fait qu'un avec la vie heureuse.
« Ne demande pas que les choses arrivent comme tu le désires, mais désire que les choses arrivent comme elles arrivent, et tu couleras des jours heureux.» (Epictète) *«Monde, je ne veux que ce que tu veux »,* disait Marc Aurèle.
Le sage est heureux même quand il assiste *« à la ruine de sa patrie, à la mort de ses fils et au déshonneur de ses filles »*.

Critique de la morale stoïcienne :

❖ ***Le nécessaire progrès***

➢ Certes, la condition de l'homme est misérable et fragile. Mais, parce qu'il a une conscience, l'homme n'a pas à accepter l'ordre des choses. Son destin est, au contraire, de ***transformer*** le monde pour améliorer son sort, non de se résigner au malheur.

➢ Le travail est aussi une manière de refuser sa condition. En travaillant, l'homme agit sur le monde et cherche à améliorer son sort. Le ***progrès*** montre que les hommes ne sont pas indifférents aux maux qui les touchent et qu'ils refusent de les accepter.
« Le bonheur est l'état dans le monde d'un être raisonnable, à qui, dans tout le cours de son existence, tout arrive selon son souhait et sa volonté. » (Kant, Critique de la raison pratique)

➢ Pour la philosophie classique et moderne, celle de Descartes, mais aussi celle de Hegel et de Marx, le destin de l'homme est de transformer le monde, de soumettre la nature. C'est ainsi que l'esprit, en se ***confrontant*** à la résistance que lui oppose le réel, s'élève. Cette élévation est la condition même du bonheur. En effet, il n'y a aucun bonheur possible dans la soumission aux nécessités naturelles.

❖ ***La construction de la cité***

➢ De même, ***on ne peut pas rester étranger à la Cité.*** Comme le dit Aristote, tout Etat est une société qui se fonde sur l'espoir d'un bien. Les hommes sont responsables de la société dans laquelle ils vivent. Leur bonheur ***dépend du bonheur collectif***. L'intérêt pour la vie politique les conduit à renverser les tyrans, à améliorer les lois et les gouvernements, à tâcher de vivre mieux.

« Une fois les besoins vitaux satisfaits, le bonheur profond dépend, pour la plupart des hommes, de deux choses: de leur travail et de leurs relations avec les autres.» (Bertrand Russell, Le Monde qui pourrait être)

❖ ***Une discipline difficile***

➢ Ainsi, la philosophie d'Epictète, on l'a remarqué, poursuit une ***ascèse difficile*** qui, finalement, aboutit à une sorte ***d'apathie***, une complète indifférence à l'égard du sort des hommes et de la société. Nietzsche dira même qu'il s'agit d'une *« transfiguration morale de l'esclavage ».*

En effet, à suivre Epictète, je dois tout accepter - l'humiliation, l'injustice, la violence - dès lors que je me sais intérieurement libre puisque je me suis affranchi de mes passions et que j'ai la certitude de ne vouloir que ce qui dépend de moi.

➢ Cela dit, un autre aspect de l'enseignement d'Epictète demeure. Sans être indifférent au monde, on peut appliquer avec profit son conseil, selon lequel il ne faut pas être affecté par ce qui ne dépend pas de nous. Cesser de pester contre le mauvais temps qu'il fait, contre un feu qui passe au rouge au moment où j'arrive, … ce n'est peut-être pas accéder au bonheur, mais c'est éviter bien des désagréments...

B - La morale kantienne

Kant analyse la conscience morale dans Les Fondements de la métaphysique des mœurs.

- L'idée de *«**bonne volonté**»*, ie d'intention bonne. Pour la conscience, un acte n'est bon que s'il a été accompli avec l'intention ferme de faire le bien, quels que soient les résultats pratiques.

- L'idée de ***devoir***.
  L'intention, ou la volonté, n'est bonne que si on agit par devoir, et pas seulement conformément au devoir. En effet, il est possible d'être honnête par intérêt, ou par sentiment : l'acte est alors conforme au devoir ; il n'est cependant pas accompli par devoir.

  Le devoir est un *«**impératif catégorique**»* : un impératif, à entendre comme un commandement, sans condition, sans autre but que lui-même.

- L'idée de ***règle universelle*** ; on reconnaît qu'on agit par devoir, quand on peut souhaiter que l'humanité entière suive la même règle ou, comme dit Kant, la même maxime.

- L'idée de la ***personne humaine***, fin en soi. La seule façon d'agir qui puisse être ainsi universellement souhaitable, c'est celle qui traite toujours la personne humaine, non comme un moyen mais comme un fin.

- L'idée d'***autonomie.*** Celui qui agit est autonome, ie à la fois législateur et sujet : législateur, puisqu'il comprend que sa règle doit être celle de tous les hommes, et qu'il la proclame universelle ; sujet, puisqu'il commence par obéir lui-même à cette règle.

- L'idée d'un ***règne des fins*** : ie l'idée d'un état idéal de l'humanité où chacun respecterait les autres et serait respecté par eux, ce qui créerait une harmonie merveilleuse entre les hommes.

C – Discussion

❖ ***La raison est nécessaire***

o Elle supplée aux insuffisances de l'activité. Elle assure à la vie constance et sécurité. Dans un mythe du Phèdre, Platon parle du cœur, cheval beau et généreux, que la raison, le cocher, doit conduire et diriger.

- Elle apporte la lumière. Il lui revient d'être le cocher lucide, capable de conduire, de diriger le char. C'est elle qui est capable de juger, avec objectivité et impartialité, de la valeur des sentiments et des conduites qu'ils inspirent.

❖ ***Mais la raison est insuffisante***

- Sans les bases affectives, la raison serait impuissante. Elle est une lumière, mais pour bien agir, il ne suffit pas de bien juger et de bien raisonner. Les sentiments (et la volonté) sont nécessaires.

- Elle peut même être un ***dissolvant***. Bergson a beaucoup insisté sur son action déprimante. De fait, il y a un type de réflexion qui ***paralyse*** l'action : le sujet ne cesse d'examiner le pour et le contre ; il a le sens critique très développé ; son attention est sensible à toutes les difficultés ; celles-ci, ainsi analysées, apparaissent ***redoutables*** alors que dans l'action, elles seraient bien réduites.

Sans doute, aux divers âges de la vie, le sentiment ou la raison pourront l'emporter tour à tour ; et selon les divers caractères, l'un ou l'autre sera privilégié. Cependant, dans une vie morale qui se veut généreuse et équilibrée, les deux conditions parviendront à ***s'harmoniser*** : la volonté y sera éclairée par la raison et forte de l'ardeur des sentiments.

IV – Un mode d'emploi du bonheur ?

A - Tous les hommes aspirent au bonheur

➢ C'est une évidence : les hommes veulent être heureux et le rester. Pour atteindre ce but, comme le montre Freud dans Malaise dans la civilisation, ils cherchent essentiellement à éviter la souffrance et à se procurer du plaisir. Les moyens pour y parvenir sont nombreux, et les actions humaines expriment bien, en définitive, que la ***véritable finalité de la vie est le bonheur.***

➢ Le bonheur explique toutes nos conduites. Cependant, nous le laissons souvent échapper, trop préoccupés par les exigences de la vie quotidienne. Il faut donc s'interroger sur la voie à suivre pour trouver le bonheur.
Voilà ce que veut nous enseigner Epicure dans la Lettre à Ménécée. C'est la philosophie qui peut nous procurer une vie heureuse. Il y a donc ***urgence à philosopher.***

« Il faut donc méditer sur ce qui procure le bonheur puisque, lui présent, nous avons tout, et, lui absent, nous faisons tout pour l'avoir. » (Epicure)

➢ Pour être heureux, nous rappelle Epicure, il faut devenir ***son propre médecin.*** Appliquer des principes qui nous permettent de ne plus craindre les dieux, de ne plus avoir peur de la mort, de savoir gérer ses désirs, en distinguant les nécessaires des superflus, et de savoir endurer la douleur.

➢ Ainsi, le ***plaisir*** devient la finalité de la vie. Un plaisir bien compris : ***non pas la débauche***, mais un plaisir ***modéré*** par la prudence et la réflexion. Dimension fondamentale de la vie humaine, le bonheur semble accessible, à condition d'appliquer quelques règles simples de vie.

B - Le bonheur est malheureusement trop capricieux

➢ S'il est vrai que nous aspirons tous au bonheur, il faut reconnaître également son caractère très

aléatoire. Malgré les conseils d'Epicure, nous n'avons jamais aucune garantie d'être heureux. Le bonheur se révèle hasardeux, et même parfois ***injuste***. Comment, dès lors, pourrait-il être la finalité de la vie ?

- La finalité de la vie, c'est parfois ***sacrifier*** notre bonheur immédiat pour quelque chose de ***plus élevé.*** Dans le Gorgias, de Platon, Socrate s'oppose vivement à un sophiste nommé Calliclès, en affirmant qu'il vaut mieux subir l'injustice que de la commettre. C'est donc résolument le sacrifice de son bonheur personnel que réclame Socrate au nom de la justice, l'essentiel étant de maintenir notre âme dans la meilleure disposition.

- Si l'homme sait renoncer au bonheur pour des valeurs qu'il considère ***supérieures***, il serait néanmoins injuste et incompréhensible que la ***moralité*** soit complètement séparée du bonheur.

Dans la Critique de la raison pratique, Kant, nous l'avons vu, pose comme postulat à la morale l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la liberté.
Ainsi pourra se réaliser le Souverain Bien, c'est-à-dire la ***réconciliation entre le bonheur et la vertu*** au-delà de la vie terrestre.

C - Le choix de l'ascétisme

- L'ascétisme propose de ***renoncer*** aux plaisirs terrestres. Mais, en ce cas, ne vaut-il pas mieux opter pour une solution plus radicale : le suicide ?
D'un autre côté, celui qui est la proie de ses propres désirs est voué à supporter de terribles souffrances. Renoncer à ses désirs, c'est en effet ne plus être le jouet de l'ambition, de la jalousie, de la convoitise. Ces passions, loin de servir, ont été la cause de mille drames, d'incessants conflits opposant les hommes et les conduisant à s'entre-tuer.

- Entre ces deux extrêmes, il existe un juste ***équilibre***, que l'on pourrait qualifier d' *«ascétisme modéré».* Non pas renoncer aux plaisirs terrestres, mais ne pas en ***dépendre***. Non pas mépriser les biens matériels, mais les considérer pour ce qu'ils sont : de simples ***moyens*** d'améliorer notre condition physique.

Enfin, ne pas oublier que la destination de l'homme n'est pas de produire toujours plus afin de consommer toujours plus, mais de penser, créer, goûter aux joies du corps tout autant qu'aux joies de l'esprit.

V - Le bonheur d'autrui

A - Aimer, c'est faire le bonheur d'autrui

- L'homme est un être social dont le bonheur dépend autant de lui-même que des autres ; il semble que chacun puisse, en effet, par un sentiment ou une connaissance de l'autre, contribuer à son bien-être. Le véritable amour de l'autre, tel que le définit Hegel, consiste à savoir *« discerner ce qui, dans un homme, est le mal, ce qui est le bien approprié à ce mal, ce en quoi consiste en général sa prospérité ».*

- La connaissance de l'autre, donnée par ce rapport privilégié qu'est ***l'amour***, nous permet de savoir en quoi consiste son bonheur ; nous pouvons alors tenter de le lui apporter dans la mesure de nos possibilités. *«L'amour se propose d'éloigner le mal d'un homme et de lui apporter le bien.»*

B - Le bonheur commun est le but de la société

- Pour Platon, le philosophe est le seul à savoir ce qu'est le bien, d'après lequel il faut vivre pour atteindre le bonheur. Il doit donc être le ***seul gouvernant,*** ce qui lui permet d'instituer en loi sa connaissance du bien. Il détermine en quoi consiste le bien de ses concitoyens, dont le bonheur sera assuré par leur soumission à la loi.

- Il peut sembler que les intérêts de chacun sont inconciliables avec ceux d'autrui. Rousseau a résolu

cette apparente contradiction en montrant que *«si l'opposition des intérêts particuliers a rendu nécessaire l'établissement des sociétés, c'est l'accord de ces intérêts qui l'a rendu possible ».*
Chacun contribue, dans sa société, au bonheur de tous en renonçant en partie à ses propres intérêts pour les ***concilier*** au bien-être général.

C - Le bonheur est cependant différent pour chacun

- Il ne suffit pas que je sois heureux, il faut encore que je sois capable d'en avoir conscience, et je ne peux pas me mettre à la place de l'autre pour savoir s'il est heureux. On peut contribuer à ce qu'autrui atteigne cette satisfaction. Mais la prise de conscience du bonheur ***ne dépend que de lui.***

- Pour Kant, *« la connaissance du bonheur repose sur des données de l'expérience, tout jugement de chacun sur ce sujet dépend de son opinion ».* Chacun détermine sa propre conception du bonheur d'après ses expériences et ses aspirations. Il apparaît alors impossible de contribuer au bonheur d'autrui, car nous ne savons pas quelles sont ces expériences et ces aspirations.

- En définissant le bonheur comme l'assouvissement des pulsions, Freud montre qu'il est impossible d'y accéder totalement. La civilisation dans laquelle nous vivons nous impose des règles régissant notre rapport à autrui. Nos pulsions étant en ***contradiction*** avec ces règles, nous sommes contraints de les refouler, et elles demeurent inassouvies.
Autrui apparaît alors comme la ***cause*** de cette frustration, pourtant nécessaire à la vie en société.

D – Le respect du bonheur d'autrui

- La vie en société suppose que nous renoncions à la satisfaction de nos instincts. Par cet acte de la raison, nous contribuons déjà à rendre possible le bonheur d'autrui, puisque nous renonçons à un plaisir qui ne ***respecterait*** pas le droit d'autrui à accéder au bonheur.

- Mais notre contribution à ce bonheur reste toujours ***limitée***, car nous ne savons pas ce qu'est le bonheur d'autrui.
« Si on ne voulait qu'être heureux, cela serait bientôt fait. Mais on veut être plus heureux que les autres, et cela est presque toujours difficile parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne sont. » (Montesquieu)

- Reste à savoir si le bonheur est un bien à rechercher pour lui-même ou s'il n'est pas plutôt le résultat des ***efforts*** consentis par l'homme pour acquérir des biens tels que ***la liberté, la justice ou la vérité*** :
« Si tu veux comprendre le mot bonheur, il faut l'entendre comme récompense et non comme but. » (Saint-Exupéry)